

BOUCHARD, MICHEL, SÉBASTIEN MALLETTE et GUILLAUME MARCOTTE. *Les Bois-Brûlés de l'Outaouais. Une étude ethnoculturelle des Métis de la Gatineau*. Préface de MICHEL NOËL. Québec, Presses de l'Université Laval, 2019, 282 p. ISBN 978-2-7637-3627-3

MICHEL NOËL. *Métis*. Montréal, Bayard Canada Livres, « Crypto », 2019, 252 p. [Publié antérieurement sous le titre *Pien*, Waterloo, Qc, Éditions Michel M. Quintin, 1996]. ISBN 978-2-89770-232-8

René Bouchard

Volume 18, 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1072928ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1072928ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bouchard, R. (2020). Compte rendu de [BOUCHARD, MICHEL, SÉBASTIEN MALLETTE et GUILLAUME MARCOTTE. *Les Bois-Brûlés de l'Outaouais. Une étude ethnoculturelle des Métis de la Gatineau*. Préface de MICHEL NOËL. Québec, Presses de l'Université Laval, 2019, 282 p. ISBN 978-2-7637-3627-3 / MICHEL NOËL. *Métis*. Montréal, Bayard Canada Livres, « Crypto », 2019, 252 p. [Publié antérieurement sous le titre *Pien*, Waterloo, Qc, Éditions Michel M. Quintin, 1996]. ISBN 978-2-89770-232-8]. *Rabaska*, 18, 322–329. <https://doi.org/10.7202/1072928ar>

Tous droits réservés © Société québécoise d'ethnologie, 2020

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

sentiment de faire partie d'un ensemble à nul autre pareil (p. 136). Elles sont la clé de voûte d'une structure sociale fondée sur l'apparementement, elles sont le cœur battant de ces communautés qu'on appelle « paroisses de femmes » (p. 138). L'étude de l'auteure est exceptionnelle. Basée sur des recherches solides, elle apporte un éclairage tout en nuances en livrant des témoignages éloquentes et intimes sur leur vécu. Il en ressort un portrait de femmes fortes qui ont permis aux paroisses de maintenir un ancrage contre vents et marées et d'assurer une continuité malgré les difficultés économiques.

LISE CYR

Société québécoise d'ethnologie

BOUCHARD, MICHEL, SÉBASTIEN MALLETTE et GUILLAUME MARCOTTE. *Les Bois-Brûlés de l'Outaouais. Une étude ethnoculturelle des Métis de la Gatineau*. Préface de MICHEL NOËL. Québec, Presses de l'Université Laval, 2019, 282 p. ISBN 978-2-7637-3627-3. / MICHEL NOËL. *Métis*. Montréal, Bayard Canada Livres, « Crypto », 2019, 252 p. [Publié antérieurement sous le titre *Pien*, Waterloo, Qc, Éditions Michel M. Quintin, 1996]. ISBN 978-2-89770-232-8.

Deux regards. Deux livres. Une histoire commune : la culture métisse de la vallée de la Gatineau. Le premier volume, signé Bouchard, Mallette et Marcotte, le regard par autrui, extérieur au sujet étudié, de nature factuelle et scientifique, documente l'ethnohistoire d'une communauté métisse longtemps occultée au Québec, jamais reconnue par les pouvoirs publics, à partir d'une quantité impressionnante de données archivistiques et orales inédites, échelonnées sur deux siècles d'existence. Le second volume, personnel et autobiographique, plonge le lecteur en territoire algonquin, à l'époque des camps de bûcherons, et lui fait découvrir le regard intérieur que porte un adolescent sur l'histoire peu commune de sa famille métisse, au milieu du siècle dernier, à la fin des années 1940. De l'un à l'autre de ces deux témoignages, de ces regards croisés sur les contours d'une communauté ramenée sans cesse par les autorités politiques à l'existence de simples individus, se tissent de surprenantes correspondances qui nous projettent au cœur d'une expérience identitaire régionale, bouleversante et méconnue, les Bois-Brûlés de l'Outaouais.

Qui connaît en effet les Métis aujourd'hui, issus d'un parentage interethnique européen et autochtone, autrement que comme d'habiles chasseurs de bisons originaires au XIX^e siècle de la colonie de la Rivière-Rouge, au Manitoba, dirigée par leur leader historique Louis Riel ? Qui sait, pourtant, que les Métis étaient aussi perçus à la même époque comme

d'habiles draveurs et cageux sur l'Outaouais ? Dans son guide à l'intention des voyageurs, publié en 1876, Moses Foster Sweetser décrit les longs trains de bois, sillonnant la vallée de l'Outaouais depuis le premier voyage du Columbo de Philemon Wright en 1803, « ces radeaux de bois munis de voiles basses et de nombreuses huttes, [...] de grands îlots de billots qui descendent jusqu'aux scieries d'Ottawa ». Ces longs convois, précise-t-il, sont « dirigés par des Canadiens français et des Métis indiens, des hommes robustes, semi-civilisés et puissants, qui entonnent encore les vieux chants normands de bateau en plein cœur de ces forêts sauvages ». Parmi les Métis, rapporte Michel Noël dans son livre, les « hommes qui vivaient sur ces cages de bois se faisaient appeler des “cageux”. C'était un titre prestigieux, car n'était pas cageux qui voulait ! [...] Les Bois-Brûlés intrépides logeaient sur la dure, dormant et mangeant dans des tentes rudimentaires montées sur les billots. Ils flottaient ainsi des milliers d'arbres depuis les Pays d'en haut, au gré des courants et des vents jusqu'au fleuve Saint-Laurent et ensuite jusqu'à Québec ».

Combinant leur expertise en anthropologie, en sciences juridiques et en histoire, les auteurs Bouchard, Mallette et Marcotte brossent pour la première fois un portrait original et solide de l'autochtonie métisse au Québec. Leur ouvrage, basé sur une enquête ethnohistorique minutieuse et fouillée, se divise en trois grandes parties : l'étude du réseau des postes de traite des fourrures, exploité par la Compagnie de la Baie d'Hudson (CBH), en particulier de Fort-Coulonge jusqu'au Fort Témiscamingue, établit dans un premier temps les principaux traits culturels de cette communauté métisse de l'Outaouais au début du XIX^e siècle ; l'examen ethnologique plus serré de la communauté métisse de la région de Maniwaki, en seconde partie, fait apparaître l'émergence d'une communauté de squatteurs, au Lac Sainte-Marie, des « freemen » ou « hommes libres » qui ont pu se détacher de la tutelle de la CBH et dont le visage correspond en tous points à celui des autres communautés métisses ailleurs au Canada ; l'exploration, finalement, de cette communauté dans la vallée de la Gatineau établit la continuité de sa présence historique, restée vivante jusqu'à ce jour, à travers les diverses péripéties d'un combat qui la font résister à tous ceux qui veulent définir les individus métis comme « ni blanc ni indien » ou, de façon plus pernicieuse, comme « soit Blanc soit Indien », niant ainsi d'une façon ou de l'autre leur culture authentique.

Cette publication rompt étonnamment avec le silence de l'historiographie sur cette question brûlante d'actualité. La série récente d'articles, publiés par Isabelle Hachey dans *La Presse*, a montré en effet la complexité de cette problématique où droits ancestraux, faux Amérindiens et Métis autoproclamés continuent de brouiller les esprits, alors que le débat

politico-juridique, issu de l'article 35 de la Loi constitutionnelle de 1982 pour la reconnaissance des droits ancestraux des Métis, amplifié par l'arrêt *Powley* de la Cour Suprême de 2003 qui en balisait les principes, mobilise de toutes parts les milieux universitaires. Les auteurs ne cachent pas être eux-mêmes à la remorque du processus judiciaire en voulant établir sur des bases ethnologiques sérieuses, à travers le maquis des centaines de définitions des mots « communauté », « culture » et « métis », où s'enlise souvent l'affrontement de thèses contradictoires, « disparitionnistes » ou « négationnistes », l'existence d'une communauté historique dans les environs de Maniwaki. Leur livre constituera à cet égard une pièce maîtresse dans la cause du squatteur métis Royal Séguin, qui devrait être entendue au palais de justice de Mont-Laurier, en novembre 2020, et qui plaide en faveur d'une continuité culturelle métisse dans l'ouest du Québec. Voilà en passant, d'ailleurs, un beau cas de recherche-action qui caractérise si souvent la pratique ethnologique, les auteurs s'étant déplacés eux-mêmes pour présenter les résultats de leurs recherches devant les membres de la communauté autochtone de Maniwaki en juin 2019.

Par-delà la scène judiciaire, l'ethnonyme « Bois-Brûlés », attribué aux Métis à cause de la couleur de bois brûlé de leur peau, résonne à lui seul depuis les années 1810 de tous les échos bruisants et ancestraux de cette communauté. La *Chanson de la Grenouillère*, recueillie et publiée par LaRue dans *Le Foyer canadien* en 1863, vante les hauts faits d'armes « de la bande des Bois-Brûlés » qui remporte, « comme de braves guerriers », lors de la guerre du pemmican de 1816, une escarmouche aux dépens des hommes du gouverneur des territoires de la Baie d'Hudson, Robert Semple. L'ethnonyme est ainsi imprégné de richesse culturelle et symbolique pour la nation métisse tout entière. Il condense aussi au Québec, sous cette appellation, toute la litanie des expressions rendant distinctive, à travers les rapports des compagnies, les relations des missionnaires, les journaux de voyage, la correspondance gouvernementale et la littérature, la désignation de ces « sang-mêlé, *mixed-blood*, *half-breed*, *mitchief*, métifs, métis », ni blancs ni indiens, égrenée depuis deux cents ans, tant par les populations amérindiennes que par les observateurs blancs. « Salut Bois-Brûlé », se fait interpellier le jeune Noël par Jos McGregor dans son autobiographie romancée *Métis*. « J'aime ça, poursuit-il, qu'il m'appelle "Bois-Brûlé", et il le sait. C'est ainsi que les Métis de Louis Riel de la rivière Rouge étaient surnommés lors de la rébellion, et ce nom a été adopté rapidement pour désigner tous les Métis. » « *Bois-Brûlés* est en quelque sorte ma biographie et les personnages qui habitent cette œuvre font partie, comme pour des centaines de gens de la vallée de la Gatineau, de mon arbre généalogique »,

surenchérit Michel Noël dans la préface du livre de Bouchard, Mallette et Marcotte.

Métis est une édition enrichie de l'autobiographie de Michel Noël paru en 1996 sous le titre *Pien*, qui a gagné l'année suivante un des prix littéraires du Gouverneur général du Canada. À sa mère qui voulait le baptiser du prénom de Pierre à sa naissance, son père, raconte-t-il, avait opposé sa préférence pour un prénom algonquin, *Nipishish*, qui signifie « ruisseau » ou « petite rivière ». Pour se réconcilier avec elle, il l'a plutôt appelé *Pien*. Son livre, *Métis*, déploie ainsi en 44 tableaux la vie d'une famille de trois enfants nés d'un père et d'une mère d'origine algonquine, élevés sur de vastes territoires forestiers près des communautés autochtones, dans la vallée de la Gatineau. Dans son enfance, nous confie l'auteur, il a « vécu sous la tente et dans des cabanes en bois rond », « connu les lignes de trappe, les chiens de traîneau, les festins d'original, de castor, de brochet et les soirées au tambour ». Témoin de la vie du dernier poste de traite de la Compagnie de la Baie d'Hudson, à Rapid Lake, au Québec, le jeune Noël a dans sa lignée François Naud, marié en 1838 avec Élisabeth, fille du métis Andrew McPherson et de Marie Pinesi-okijikokwe, ses ancêtres au poste de traite du grand lac Victoria, considéré par eux comme une terre sacrée, le lieu qui abrite « la poussière de leurs os ».

Son premier roman, il le perçoit sans fard comme un témoignage « de qui je suis, d'où je viens et de ce qui m'inspire ». Nourri par son métissage, il devient lui-même par l'écriture un passeur de traditions et de mémoire. Les scènes de la vie familiale qu'il décrit représentent, entre autres, la vie métisse, la coupe à blanc des compagnies forestières, les cabanes en bois rond et la cuisine de l'enfance, la religion de sa mère, le voisinage des Anishnabes, le gros gin Calvert et la contrebande chez les bûcherons, les couvertures aux couleurs de La Baie d'Hudson, les draveurs Bois-Brûlés, la ceinture fléchée de Louis Riel, la relation profonde avec son père Jean-Paul, Shipouln dans la langue algonquine. « Parce qu'il est un sang-mêlé, « *mixed-blood* » comme disent les *boss* anglais, explique Michel Noël, Shipouln tisse et entretient des liens entre les Algonquins, les bûcherons, les Blancs de tout acabit, les gens de différentes nationalités et les touristes américains ». Pour son père comme pour ses compatriotes métis, « la vie est un portage » entre les cultures dont les Métis sont les maîtres du canot.

« Le rôle d'un Métis, dans la société actuelle, poursuit Michel Noël sur cette lancée dans la préface du livre *Bois-Brûlés*, est de jeter des passerelles entre les peuples. ». Cette aptitude des Métis à agir comme interprète ou intermédiaire était un trait culturel historiquement reconnu par les observateurs du temps, à cause de leur connaissance intime du territoire, de

leur savoir-faire à canoter sur de longues distances, de leur adaptation à la vie sauvage et de leur habileté à maîtriser plusieurs langues, dont les langues indiennes. Pourtant, un gros défi guettait les scientifiques au point de vue de la méthode pour définir l'ensemble des traits culturels caractéristiques d'une communauté métisse historique de ce coin de pays. En effet, disent-ils, impossible pour eux de prouver hors de tout doute l'existence « d'une communauté "mixte" d'ascendance indienne et européenne dans la région de l'Outaouais », sans assurer la solidité de leur analyse sur des rapports ethnologiques comparatifs, notamment avec les Métis de l'Ontario. Sept critères les guideront pour établir l'existence de cette communauté : l'origine métisse, l'expérience commune des individus, la reconnaissance culturelle, les structures sociales, les éléments politiques, géographiques et culturels distinctifs, auxquels ils ajouteront un critère supplémentaire, soit l'utilisation d'ethnonymes liés à l'identité métisse. Partant de ces critères, ils ont réussi, non sans peine et misère tant était ardue et fastidieuse la recherche de liens entre les apparentés, à dresser les fiches généalogiques de dix-neuf familles aux origines métisses attestées (annexées à leur ouvrage), documenter leur socialisation dans le contexte historique de la traite des fourrures et de l'industrie forestière, repérer les traces de la défense de leurs droits communs, et cibler des éléments de culture matérielle déterminants qui dessinent le pourtour d'une véritable communauté métisse historique dans la vallée de la Gatineau.

Passons brièvement en revue les principaux marqueurs de cette culture métisse : le français, la religion chrétienne, les industries sauvages et la cabane métisse. Toutes les sources consultées par les auteurs confirment que le français était resté historiquement, même après la cession de la Nouvelle-France à l'Angleterre en 1763, la *lingua franca* continentale de la langue du commerce des fourrures, l'intermédiaire officiel pour communiquer, aussi bien chez les Métis du Nord-Ouest canadien, chez ceux des Grands Lacs et du Centre-Ouest étatsunien, que chez les Métis de la grande région de l'Outaouais. La diaspora métisse est partout ! Au plus fort de la traite, dans le courant des années 1820, le nombre des voyageurs est évalué à 3 000. Souvent perçus comme des autochtones par les Blancs et comme des représentants des Blancs par les Indiens, les Métis ont développé des qualités d'intermédiaires entre ces groupes culturels en sachant dialoguer avec eux dans leur langue d'origine. Au II^e siècle avant notre ère, Quintus Ennius, le père de la poésie latine, disait qu'il avait trois cœurs parce qu'il savait parler trois langues. Dans *Métis*, Michel Noël évoque aussi ce trilinguisme notoire de son héritage métis, en rappelant qu'il baragouine dans sa jeunesse la langue algonquine de sa parenté, mais qu'il utilise plus fréquemment l'anglais, sauf à la maison « où nous parlons uniquement en

français, la langue de ma mère. Elle ne tolère rien d'autre. [...] Ici, dans ma maison, on est catholique et on parle français! », affirme-t-elle d'un ton catégorique qui tue toute réplique dans l'œuf !

Cet attachement des Métis à la religion catholique, évoqué par sa mère, représente aussi un puissant marqueur de cohésion sociale et politique chez eux. Le chef métis Louis Riel résume bien, au XIX^e siècle, cette relation historique de son peuple à embrasser la foi religieuse, des « enfants de chrétiens » dit-il, plus préoccupés d'honorer leur père et mère que de départager le degré de sang indien et européen de leur ascendance. La permanence des pratiques religieuses chez les Métis, alimentée par les missionnaires, fera son chemin jusque dans l'univers de Michel Noël. Il évoque, sur ce point, l'importance pour sa mère de célébrer l'année mariale avec toute sa famille en se rendant en voiture à Maniwaki, un trajet, plutôt un défi de « cent cinquante milles de forêt à traverser dans des conditions rudimentaires », qui prend plusieurs heures de voyage. « Il y aura une grande procession religieuse à Maniwaki le jour de la fête de sainte Anne. Tu sais à quel point la Vierge Marie est importante dans ma vie. J'aimerais ça qu'on y aille en famille. Ce sera bon pour les enfants », dit-elle à son mari pour le convaincre. Très croyante, sa mère réunit ses enfants pour la prière, tous les soirs, avant le coucher, dans leur habitation mal isolée ; « elle nous fait agenouiller au pied de notre lit en combines ouatées, les genoux sur le plancher de bois, les coudes sur notre paillasse et les mains jointes. [...] Nous grelottons et nos dents claquent quand nous marmonnons du bout des lèvres des *Pater Noster* et des *Je vous salue Marie* ».

S'ajoutent à ces pratiques linguistiques et religieuses, des éléments de culture matérielle spécifiques. En 1843, le père jésuite Du Ranquet notait déjà « le génie de toutes les industries sauvages » chez les Métis du Fort Témiscamingue, soit la fabrique des canots d'écorce, des calumets, des mocassins en peaux d'animal, des raquettes, des cartes des lacs et des rivières, des habiletés repérées chez nombre d'autres représentants de la communauté. Toute une culture matérielle, en somme, liée aux savoir-faire du voyage et du commerce des fourrures ou des arts décoratifs. Dans son autobiographie, Michel Noël rapporte le rêve d'un jeune Métis qui veut devenir un sage, raconté par son père : « Je transportais un panier doré en écorce de bouleau, comme ceux que fait Mary. Il contenait de beaux mocassins brodés de poils d'orignal, des mitaines ornées de pagodes perlées, un couteau croche comme le tien, et du foin d'odeur pour se purifier ». Plus loin, à l'occasion d'une rencontre mémorable avec Jos McGregor, l'auteur décrit comment celui-ci tire des trésors multiples de son coffre de voyageur sentant le thé du Labrador. Il présente en particulier au jeune Noël, qui devine que ce coffre a une longue histoire, la ceinture fléchée que Louis Riel

aurait reçue en cadeau de son arrière-grand-mère, Louise Riel-McGregor. Elle la lui aurait offerte quand il se serait réfugié chez elle, au Lac Sainte-Marie, à la source de la rivière Gatineau, lors de la rébellion de la Rivière-Rouge, dans la décennie 1870. « La ceinture de laine est large comme ses deux mains, se rappelle l'auteur, et faite de milliers de fils multicolores qui mesurent au moins dix pieds. L'artisane métisse a tissé des motifs de pointe de flèche rouge sang qui s'enchaînent tout au long de la ceinture. Elle a aussi voulu rappeler son identité de sang-mêlé et le fait qu'elle était profondément enracinée dans son pays. »

Autre élément de culture matérielle définissant le mode de vie métis, leur habitation. À la différence des tentes indiennes en harmonie avec le nomadisme de subsistance autochtone, les Métis ont préféré la cabane en rondins de bois dès le *xix*^e siècle. Les témoins du temps rapportent à quelques reprises que nombre de petites cabanes en rondins de bois, des « cabanes de *logs* » étaient habitées par des Métis aux emplacements de commerce. Souvent, près de celles-ci, se voyait une volée de tipis indiens réservés aux chasseurs nomades. Les Métis, des gens qui couraient la *dérouine*, rayonnaient de là pour faire la tournée des autres postes de traite, à la rencontre des autochtones qui les approvisionnaient en fourrures écoulées sur le marché libre de Bytown (Ottawa). Une gravure, parue dans le journal *L'Opinion publique* du 16 mars 1882, montre un exemple de cabane métisse en bois rond, trapue et rectangulaire, sur le bord de la rivière Coulonge, à l'ouest de la réserve de Maniwaki créée en 1853 et dénommée Kitigan Zibi depuis 1994. Ces cabanes appartiennent soit aux compagnies, soit aux Métis eux-mêmes, qui s'établissent souvent sur ces terres en hommes libres, « à la façon du pays », sans trop s'inquiéter d'avoir reçu des titres de propriété valides. La mémoire des « squatteurs » métis, pour qui ce qualificatif est encore aujourd'hui synonyme de dépossession et d'injustice, est intimement liée à leur état de « squatteurs sur leurs propres terres ». Michel Noël rappelle des souvenirs de la cabane de son enfance : « Notre petite cabane en bois rond appartient à la compagnie forestière. Nous pouvons l'occuper, car mon père travaille pour elle. Ça fait partie de son salaire. [...] La cabane n'est pas bien isolée. L'air glacial passe entre les billes de bois mal jointes. La fenêtre laisse passer l'air et la neige lorsque le vent souffle du nord, et l'hiver, il vient toujours du nord. »

Louis Riel définissait les Métis, en 1877, aussi bien ceux de l'Ouest que de l'Est du Canada, selon une vision inclusive de l'identité métisse. « C'est un nom, énonce-t-il, qui signifie mélange. Jusqu'ici, il a servi à désigner la race issue du sang mêlé des Européens et des Sauvages, mais il est également propre à dénommer une race d'homme, qui se recruterait du mélange de tous

les sangs, entre-eux ; et qui, tout en passant par le moule canadien-français, conserverait le souvenir de son origine, en s'appelant métisse. » Son « rêve » a résonné aussi fort dans le cœur et l'esprit des Métis que l'appel de Martin Luther King chez les Afro-Américains. Sa mémoire a cimenté leur culture et revivifié la reconnaissance de leurs droits, tel que le rappelle Marie-Joseph Riel en 1985, citée par les auteurs : « Mais nous qui portons le nom de Riel dans la réalité et dans notre cœur, nous sang-mêlé, nous métis. [*sic*] Allons-nous rester dans le fond du trou pendant que des choses se passent autour de nous ? » Pour le jeune Noël, que les Blancs appellent « le grand Métis » et les Métis, « le grand Bois-Brûlé », à cause de sa taille, « le héros incontesté de notre famille est Louis Riel. Il ne se passe pas une semaine sans que j'entende parler de ce grand homme. Il fait partie de nos vies. Son histoire est ancienne, mais encore vivante dans l'esprit des Métis. [...] J'aime les récits qui parlent de cet homme hors du commun. Je les connais tous par cœur. » Les Métis de l'Outaouais témoignent encore aujourd'hui, en se reconnaissant dans le rêve de Riel, qu'ils sont des passeurs d'une culture authentique, vivante et unique.

Voilà la grande et forte leçon de ces deux livres qui parlent en faveur des Métis de l'Outaouais, à l'unisson, d'une seule voix. Bouclant la boucle, ces deux livres ont remporté chacun un prix prestigieux pour leur qualité exceptionnelle, le Prix 1997 de littérature jeunesse (texte) du Gouverneur général dans le cas de Michel Noël, et le Prix du Canada en sciences humaines et sociales 2020 pour le trio Bouchard-Mallette-Marcotte.

RENÉ BOUCHARD

Société québécoise d'ethnologie

BURGESS, JOANNE et PAUL-ANDRÉ LINTEAU (dir.). *Histoire et patrimoine. Pistes de recherches et de mise en valeur*. Québec, Presses de l'Université Laval, « Chaire Fernand-Dumont sur la culture, INRS », 2019, 236 p. ISBN 978-2-7637-4329-5.

Cet ouvrage présente les résultats de recherches menées en partenariat ou dans le cadre du volet histoire appliquée de la maîtrise en histoire de l'UQAM entre 2004 et 2014 par le Laboratoire d'histoire et de patrimoine de Montréal (LHPM). Prenant la suite du Groupe de recherche sur la société montréalaise au XIX^e siècle (1972-1987), devenu le Groupe de recherche sur l'histoire de Montréal (1987-2006), le laboratoire oriente ses recherches vers la mise en valeur des patrimoines urbain, archéologique, muséologique, immobilier, archivistique et immatériel depuis 2006. Autour du thème « Villes : espaces, cultures et sociétés », quatre pôles structurent la recherche : Montréal, histoire